

Les emprunts orientaux en russe et en français dans *Le Gambit turc* de Boris Akounine

GALINA OVTCHINNIKOVA

Les contacts prolongés entre les « aires culturelles » associées aux notions d'« Orient » et d'« Occident » ont marqué durablement les traditions et les mentalités. Ils ont abouti à des métissages dont nous découvrons les traces dans les langues. Le grec ancien et le latin offrent ainsi des premiers exemples d'emprunts de mots d'origines orientales différentes. Une quantité considérable de mots orientaux est passée dans les langues romanes et dans les langues slaves, et inversement : « Prompts à se déplacer de langue en langue, les mots n'hésit[ent] pas à faire le tour du monde¹ ». Ils sont de vrais voyageurs. Ainsi, le mot *azur* a été emprunté par le français à l'arabe qui lui-même l'avait pris au persan ; il a par la suite donné le russe *lazur'*, qui a le même sens que le français « azur ».

Le choix du roman de Boris Akounine² *Le Gambit turc*³ et du texte de sa traduction française par Irène Sokologorski⁴ pour l'analyse du corpus des emprunts aux langues orientales s'explique par plusieurs raisons. L'auteur, né en Géorgie sous le nom de Gri-

1. Henriette Walter & Gérard Walter, *Dictionnaire des mots d'origine étrangère*, Paris, Larousse, 1998, p.10.

2. Nous appliquons ici l'orthographe de son nom telle qu'elle figure dans les traductions françaises de ses ouvrages.

3. Boris Akunin, *Tureckij gambit* [Le Gambit turc], M., Zaxarov, 2004.

4. Boris Akounine, *Le Gambit turc*, Paris, Brodard et Taupin, 2006.

gori Chalvovitch Tchkhartichvili, a choisi comme pseudonyme « *akounine* » qui veut dire en japonais « *celui qui crée ses propres règles* ». Dans *Le Gambit turc*, l'auteur décrit les événements de la guerre russo-turque de 1877. Pour donner plus de réalisme aux dialogues du roman, le romancier recourt souvent à des emprunts à des langues orientales, au turc en premier lieu, mais aussi au persan et à l'arabe.

Notre propos est de mettre en évidence les procédés qui permettent à l'auteur de créer cet effet de dépaysement et de construire une ambiance « orientale » dans son œuvre. Pour ce faire, nous procéderons d'abord à une analyse étymologique, morphémique et componentielle des emprunts orientaux en français et en russe ; ensuite, nous déterminerons les moyens d'assimilation phonétique des mots des langues prêteuses dans le français et dans le russe. Nous étudierons également les voies de leur « naturalisation » et de leur intégration dans le système lexical de chaque langue, avec les variantes respectives en russe et en français. Une attention particulière sera portée à l'interculturalité morpho-sémantique qui touche à la fois la forme et le sens des mots orientaux empruntés dans les langues de différentes familles. Les mots d'emprunts qui nous intéresseront appartiennent aux domaines du turc, du persan et de l'arabe et aux aires géographiques du Proche-Orient, du Moyen-Orient et de l'Asie centrale.

Le plus souvent un emprunt oriental arrive simultanément en russe et en français avec le concept dénommé. La première acception est conservée, tandis que l'assimilation phonétique est soumise aux lois qui régissent les systèmes phonétique, morphologique et dérivationnel des langues accueillantes. Par exemple, le mot « *bachi-bouzouk* » (variante française, *bachibouzouk*) veut dire en turc « mauvaise tête » (de *bachi* – « tête » et *bozouk* – « cassée », « fêlée »). Ce mot, par dérivation, a servi à nommer des cavaliers mercenaires de l'armée de l'Empire ottoman, peu disciplinés et à l'armement léger. Ces soldats de sinistre mémoire ont participé aux répressions à la suite de l'insurrection des Bulgares en avril 1876 et également lors de la guerre russo-turque de 1877-1878. On pourrait citer, comme exemple de cet emploi élargi dans le roman :

*Башибузукки тоже загалдели и сбились в кучу...*⁵

Les *Bachi-bouzouks* firent eux-mêmes entendre leurs voix et se regroupèrent...⁶

5. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 30.

La plupart des mots empruntés présentent des difficultés soit orthographiques, soit phonétiques, les différences entre le russe, le français et le turc étant plus ou moins sensibles. Comme nous l'avons vu, le mot emprunté s'utilise, dans les langues qui empruntent, avec une orthographe qui cherche à sauvegarder la prononciation turque, c'est-à-dire que la langue écrite essaye de rendre les particularités de la phonétique selon les règles d'orthographe de la langue qui emprunte. Dans l'exemple cité, l'assimilation phonétique se fait en français et en russe par le changement de la voyelle [o] turc par la voyelle [u] dans le mot *bouzhouk*. Le mot s'écrit en un seul mot en russe et avec un « b » minuscule. Par contre, en français, au XIX^e siècle, on peut rencontrer les orthographes avec les deux « b » majuscules et avec un trait d'union, et également une variante de « bozouk », probablement plus ancienne comme s'il s'agissait d'ethnicher ce terme qui désignait, au demeurant, un groupe social ou une activité. Le pluriel en russe est présenté par la flexion « -и » (i), le français le fait avec l'article défini *les* et la terminaison « -s ». L'analyse componentielle a aidé à trouver des sèmes connotatifs différents en russe et en français. En français, dans *Les Aventures de Tintin*, « bachi-bouzhouk » est une des insultes préférées du capitaine Haddock. En russe, ce nom, devenu commun, est utilisé pour parler d'une personne qui a mauvais caractère. Le sème *mauvais* a acquis la fonction d'un sème noyau dans l'éponyme russe.

Dans son texte, Boris Akounine utilise beaucoup d'emprunts orientaux qui servent à rendre la couleur locale. En linguistique, on les nomme « emprunts "folkloriques" ».

К ним на выручку торопились остальные во главе с рыжебородым *бекам*⁷.

On voyait arriver à leur rescousse le reste de la troupe avec *le bey* roux en tête⁸.

Le mot turc « bek » a donné, en russe, les variantes « bek, bey, bay, baï » avec la finale ou consonantique (plus proche du turc), ou avec la semi-voyelle. En français, il n'y a qu'une variante avec une semi-voyelle à la fin. L'orthographe en russe et en français a des variantes « e » ou « a » au milieu. Pour l'analyse sémantique, précisons qu'un *bey*, *bek* (ou *beg*) est un titre turc désignant à l'origine un « chef de clan ». Historiquement, de nombreux chefs turcs et perses

6. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 37.

7. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 30

8. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 37

furent appelés *bey*, *beg* or *beigh*. Le *beylicat* désigne à la fois le pouvoir et le territoire (*beylik*) sur lequel s'exerce le pouvoir du bey. Il s'agit du même mot désignant un chef, qui apparaît aussi dans les titres militaires de *beylerbey* (gouverneur de province) et de *sandjakbey* (chef de régiment). Sous l'Empire ottoman, les beys étaient en quelque sorte des préfets de l'Empire nommés dans des provinces éloignées, appelées *beyliks*. Progressivement, leurs successeurs se sont attribué le titre de sultan. Ce titre était jadis un titre important puisque le seul qui soit celui d'un grand nombre de souverains turcomans ou de khans tartares. L'analyse sémique des champs sémantiques de *bey* français et de *бек* [bek] russe est analogue.

Mais au XIX^e siècle, ce mot emprunté apparaît en russe souvent après les noms propres comme un titre honorifique et se donne aux chefs de distinction, aux fils de pachas, et même à des étrangers ; dans l'armée il correspond au grade de colonel.

Les exemples de ce type d'emploi dans l'œuvre de Boris Akounine sont nombreux. La signification est la même en russe et en français, mais l'orthographe et la position par rapport au nom propre se distinguent : en russe *бек* se met après le nom propre auquel il est lié ou séparé par un trait d'union ; il est noté par un « b » minuscule : *Абдаррахманбек* [Abdarahmanbek]. La variante russe *бей* [bey] s'écrit aussi avec un « b » minuscule, et on met un trait d'union entre le nom propre et le titre honorifique : *Али-бей* [Ali-bey], ainsi que *Рифат-бек* [Rifat-bek].

Le *bey* français, s'il qualifie une personne précise, s'écrit avec une majuscule et se met après le nom propre. Le nom propre et le titre honorifique s'écrivent toujours séparément : *Abdarahman Bey*, *Ali Bey* :

Приводят меня к подполковнику. Звать *Али-бей*...⁹

Il m'a conduit à un colonel dont le nom est *Ali Bey*...¹⁰

Мои коллеги, британские археологи, не добрались до раскопок, на них напали всадники *Рифат-бека*...¹¹

Mais mes collègues, archéologues britanniques, ne sont pas arrivés jusqu'aux fouilles non plus. Ils ont été attaqués et égorgés jusqu'au dernier par les cavaliers de *Rifat Bey*...¹²

9. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 90.

10. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 96.

11. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 80.

12. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 93.

Les exemples cités témoignent que l'emprunt turc « bek » existe dans le texte sous ses deux formes utilisées en russe : *bek* et *bey*, qui cohabitent comme deux synonymes absolus. Le français n'a assimilé partiellement qu'une forme « *bey* » ou « *Bey* ». En revanche, il existe en français un autre terme, un « *dey* », que l'on découvre dans le texte d'Akounine. Le *dey* d'Alger est le titre des régents d'Alger à l'époque de l'Empire ottoman, entre 1671 et 1830. Le territoire du *dey* était subdivisé en trois provinces, Constantine, Titteri et Oran, administrées par des *beys*, alors que la ville d'Alger et ses environs étaient administrés directement par le *dey* :

Известно лишь, что французское судно захватили корсары, и француженка попала в Алжир на невольничий рынок, где её купил сам алжирский *дей*¹³.

On sait seulement qu'au large de la Sardaigne, le navire a été accosté par des corsaires, et la jeune Française s'est retrouvée sur le marché d'esclaves d'Alger où elle a été achetée par *le dey* en personne¹⁴.

Un autre mot d'origine turque, *Giaourt* ou « *Giaour* », est employé en français, selon les cas, avec une minuscule ou une majuscule¹⁵. Le russe a emprunté le même mot, avec le même sens, « incroyant, terme de mépris, appliqué aux infidèles en Turquie », mais on l'écrit sans majuscule : *гяур* [gjaur]. L'assimilation phonétique en français et en russe est soumise à l'orthographe, à la translittération différente du mot turc, -ia- en français, -я- (-ja-) en russe, ce qui entraîne une prononciation différente des consonnes initiales et correspond aux lois phonétiques des langues en question :

Сел на корточки лицом к Мекке и давай приговаривать: «О, великий и всемогущий Аллах, окажи милость твоему верному рабу, дай ему увидеть при жизни, как горят в аду подлые *гяуры*, недостойные топтать твою священную землю [...]»¹⁶.

Puis il s'est assis sur ses talons, et, se tournant vers la Mecque, il a commencé à psalmodier : « O grand et tout-puissant Allah ! Ac-

13. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 96.

14. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 111.

15. Voir, par exemple, la *Revue de Paris* de 1839 où l'on trouve l'usage avec une minuscule.

16. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 88-89.

corde à ton fidèle serviteur la grâce de voir les infidèles *Giaours*, indignes de fouler ton sol sacré, brûler en enfer[...]»¹⁷.

L'emprunt byzantin *dragoumanos*, de l'arabe *tourdjouman* qui signifie « interprète », s'est intégré sous deux formes en français : un « drogman »¹⁸ et un « truchement »¹⁹ qui sont deux doublets étymologiques. Boris Akounine utilise la forme sonore, plus proche de l'emprunt byzantin, *драгоман* [dragoman]. L'intégration française passe par la nasalisation de la dernière voyelle, phénomène qui n'est pas éloigné de l'archétype du système phonologique russe et arabe. « L'habillage russe » se réalise aussi par le trait distinctif du vocalisme russe qui est représenté par la réduction des voyelles non-accentuées : [dragoman].

Dans les deux langues emprunteuses, le mot désigne à la fois les interprètes au service des Européens chargés des relations avec le Moyen-Orient et les fonctionnaires au service de l'administration ottomane, souvent d'origine grecque. Il en existait plusieurs classes, assumant toujours des fonctions de traduction, mais parfois aussi celles de guide et d'intermédiaire. Le doublet étymologique « un truchement » a pris un sens élargi ; il traduit la notion de « porteparole », de « représentant ».

А он, пёс, глазами зырк и отвечает на французском нарочно, чтобы *драгоман* не смягчил²⁰.

Lui, le chien, ses yeux, m'ayant lancé un éclair, a répondu en français, exprès, pour que *le drogman* n'adoucisasse pas la chose²¹.

L'école des « drogmans des Affaires étrangères » à Paris a été l'ancêtre de l'École des langues orientales (l'Institut national des langues et des civilisations orientales actuel), où, à l'époque, les futurs secrétaires d'Orient étudiaient le persan et le turc²².

17. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 102.

18. Paul Robert, *Le Petit Robert*, Paris, 1997, t. 1, p.579.

19. *Ibid.*, t.1, p. 2033

20. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 88

21. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 102.

22. « Les diplomates occidentaux trouvaient en outre nécessaire d'engager des drogmans pour faciliter les négociations avec les autorités ottomanes ; il s'agissait généralement de Grecs, d'Arméniens ou de Levantins. C'est pour se passer de leurs services coûteux et ambigus que Colbert fonda en 1669 à Constantinople, l'École des jeunes de langue, qui fut bientôt établie à Paris et qui devint l'École nationale des langues orientales, actuellement Institut national des langues orientales vivantes. En 1877, la Grande-Bretagne

Le champ sémantique des emprunts orientaux qui désignent des titres honorifiques se forme aussi au moyen du mot *визирь* [vizir'] et de ses variantes avec alternance de voyelles dans les morphes radicaux : *вазир* [vazir], *везер* [vezer], *везир* [vezir], *визир* [vizir]). Cet emprunt persan provient de l'Empire perse, où il existait sous le terme *vichir*, mot dérivé de l'aveistique *vicira* qui signifie « un arbitre », « un juge ». Ce terme est utilisé de deux manières ; il désigne soit une sorte de Premier ministre du cabinet du monarque (on utilise alors souvent le terme de *grand vizir*), soit un fonctionnaire de rang ministériel, un ministre ou un secrétaire d'État. Boris Akounine utilise la variante *везир* [vezir] dans le second sens qui est traduit par Irène Sokologorsky par « *vizir* » :

По слухам, за участие в заговоре министру была обещана должность великого *везира* и миллион фунтов стерлингов от английских покровителей²³.

On raconte qu'en récompense de sa participation au complot, le ministre s'était vu promettre de la part de ses protecteurs le poste de grand *vizir* et un million de livres sterling²⁴.

L'emprunt cité a trouvé une nouvelle forme et une nouvelle signification dans la langue russe que nous découvrons dans le mot *ферзь* [ferz'] qui signifie *reine* dans le jeu d'échecs. Le mot emprunté *везир* [vezir] a subi en russe l'assourdissement de l'initiale « *v* » [v] en « *ф* » [f], et on a omis par la suite le « *u* » [i] entre les deux consonnes, en ajoutant le signe mou. Le mot de l'ancien français qui désigne une *reine* dans le sens que le mot au jeu d'échec provient aussi du *vizir* arabe (*vizir-firz-fierce-fierge-vierge*). Plus tard *vierge* est devenue *reine* comme terme sportif français dans le jeu d'échecs. Alors, on peut parler dans ce cas-là de doublets étymologiques.

En poursuivant l'analyse du champ sémantique des titres on devrait considérer, en particulier, l'emprunt au turc du mot *pacha* (qui a des variantes morphémiques *bashaw* ou *pascha*). C'est aussi un titre de haut rang accordé aux gouverneurs de province et aux généraux. Dans l'univers ottoman, le terme « Pacha » avait en outre une valeur honorifique, équivalent de « Monseigneur », « Sir ». Le rang de *pacha* est supérieur à celui de bey, mais inférieur à celui de

décidait à son tour de former ses propres drogman », in Jean Bérenger, « Drogman », *Encyclopaedia Universalis en ligne*, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/drogman>.

23. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 56.

24. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 64.

vizir. En russe on l'écrit après le nom propre avec un trait d'union : *Осман-паша* [Osman-paša]²⁵. Il existe aussi des variantes de l'orthographe liée, cette dernière est plus répandue dans le roman de Boris Akounine : *Юсуфпаша* [Jusufpaša], *Керимпаша* [Kerimpaša]. Le français garde quant à lui l'écriture séparée et avec un grand « P » *Yousouf Pacha*, *Kérim Pacha*.

Les mots « *сатрап* » [satrap] en russe et « satrape » en français sont d'origine grecque, et sont passés par le vieux perse, dans lequel ils signifiaient « protecteur du pouvoir » ou gouverneur d'une satrapie de l'Empire perse.

Сатрап понимающе улыбнулся и больше на задержанную не обращал внимания²⁶.

Le *satrape* eut un ricanement rempli de compréhension, après quoi, il n'accorda plus aucune attention à la jeune prisonnière²⁷.

Un sondage sur l'internet et parmi des étudiants russes et français montre que l'emprunt mentionné est moins utilisé en russe et en français courant que le mot *султан/sultan*²⁸.

Le terme « sultan » apparaît au tournant du X^e et du XI^e siècle dans l'État musulman des Ghaznévides, sous le gouvernement de Mahmoud de Ghazni (qui gouverne de 996 à 1030), et qui, en prenant ce titre, veut se démarquer du pouvoir du calife abbasside, sans toute fois usurper son titre. En arabe, le terme est issu du mot *sultā* qui veut dire « domination », « autorité », « souveraineté ». Il est probablement une variante de l'hébreu biblique « šiltōn » qui signifie « puissance ». En russe et en français, ces emprunts ont le même sens pour désigner un titre porté par des souverains musulmans et dans ces deux langues, existe le prénom féminin *Sultana*, avec une variante *Sultanna*. De nos jours, le titre de *sultan* est encore porté, comme un titre de noblesse, dans la région de l'ancien khanat d'Astrakhan.

Boris Akounine interrompt la trame de la narration pour introduire dans son texte un commentaire supposé socio-culturel, qu'il

25. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 106.

26. *Ibid.*, p. 44.

27. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 53.

28. Sur 143 personnes interrogées à l'Université de Toula (Léon Tolstoï) et de l'Université de Grenoble, 76 % ont constaté que le mot « sultan » est plus fréquent, car sa définition serait plus transparente que celle du mot « satrape » ; 22 % ont trouvé que les deux historismes sont bien connus ; 2 % n'ont pas réussi à donner de définition au mot « satrape ».

veut délibérément exotique et construit dans le style « orientaliste » :

Тут необходимо сделать небольшое отступление, чтобы объяснить, насколько жалка в Османской империи фигура наследника²⁹.

Je me dois ici de faire une brève digression pour expliquer la triste situation qui est celle, dans l'Empire ottoman, de l'héritier du trône³⁰.

L'auteur remarque que le trône se transmet non de père en fils, mais du frère aîné au frère cadet, ce qui s'explique par le fait que le prophète Mahomet, ayant quinze épouses, n'avait pas de fils et n'a laissé aucune instruction en matière de succession. Quand une lignée de frères est épuisée, c'est une nouvelle génération qui renouvelle ce principe de transmission. Tout sultan redoute son frère cadet ou l'aîné de ses neveux. Les chances des princes de vivre jusqu'à l'accès au trône sont minimales. Le prince héritier est maintenu dans l'isolement le plus total, on ne laisse personne lui rendre visite, et on essaie de lui choisir des concubines stériles, tandis que les serviteurs du futur sultan ont la langue coupée et le tympan des oreilles crevé. Boris Akounine rajoute à cette fresque du « despotisme oriental » quelques détails exotiques empruntés au règne du sultan Soliman II (1642-1691).

Mais c'est surtout la description du harem qui permet à l'auteur de mettre en scène le fameux « coloris oriental » afin de restituer l'atmosphère du récit de voyages de l'époque coloniale. Il abonde en détails, en descriptions étalées « des mœurs et des coutumes d'Orient » qu'il introduit dans le dialogue entre cinq personnages qui sont par ailleurs des représentants des anciennes puissances coloniales (il s'agit d'un Irlandais, d'un Français et de trois Russes) :

Toute institution sociale, y compris la polygamie, doit être envisagée dans son contexte historique [...]. En réalité, les conditions de vie en Orient font que *le harem* est pour les femmes la seule façon de survivre. Jugez-en vous-mêmes : depuis toujours, les musulmans ont été des peuples de guerriers et de prophètes. Les hommes vivaient de la guerre, étaient tués, et une grande masse de femmes restaient veuves ou ne pouvaient pas trouver de mari. Qui pouvait les nourrir, elles et leurs enfants ? Mahomet avait quinze

29. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 56-57.

30. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 67-68.

femmes, et ce nullement à cause de son penchant pour la luxure, mais du fait de son humanité. Il prenait en charge les épouses de ses compagnons de combat, et, au sens, occidental, ces femmes n'auraient même pas dû porter le titre d'épouse. Parce qu'en fait, messieurs, qu'est-ce que c'est qu'un harem ? Vous imaginez un jet d'eau bruissant, des odalisques à moitié dénudées [...]. Je dois vous décevoir, monsieur le capitaine de la cavalerie. Un harem, outre les épouses, c'est toute une masse de parentes pauvres, des tas d'enfants qui ne sont pas les vôtres, de très nombreuses servantes, des esclaves qui finissent là leurs jours. Et c'est toute cette tribu que l'homme, le maître, doit nourrir et entretenir [...].

Varia ne put s'empêcher de réagir :

– On dirait que vous êtes en train de décrire un phalanstère, et votre mari turc fait figure d'une sorte de Charles Fourier. N'est-il pas préférable de donner à la femme le moyen de gagner sa propre vie que de la tenir en position d'esclave ?

– [...] Cela dit, une épouse n'est pas du tout une esclave. Si son mari ne lui convient pas, elle peut toujours reprendre sa liberté. Pour cela, il lui suffit de rendre à son conjoint la vie suffisamment impossible pour qu'un jour il s'écrie en colère : "Je ne te considère plus comme ma femme !" Avouez qu'il n'est pas bien difficile d'amener un mari à cette extrémité ! Après cela elle peut ramasser ses affaires et s'en aller. En Orient, le divorce est une chose simple, ce n'est pas comme en Occident. De plus, la situation fait que l'homme est seul, tandis que les femmes constituent toute une collectivité. Faut-il s'étonner de voir que le vrai pouvoir est entre les mains du harem et non entre celles de son maître ? Les personnages principaux de l'Empire ottoman ne sont ni le sultan, ni le grand vizir, ce sont la mère et l'épouse préférée du padischah. Et, bien sûr, *le kızlar-aga*, l'eunuque en chef du harem.

– Mais, finalement, combien d'épouses peut avoir le sultan ? [...]

– Quatre, comme tout croyant. Mais outre ses épouses légitimes, un padischah a également son *ikbal*, quelque chose comme des favorites [...].

Plusieurs mots turcs augmentent l'effet de dépaysement que doit produire ce dialogue. Y figure le *kızlar ağa* (« agha des filles »), chef des eunuques noirs et le *kapı ağa* (« agha de la porte ») qui désigne celui des eunuques blancs. On rencontre des orthographes différentes : avec un trait d'union, comme dans le texte de la traduction, ou séparée, comme dans certains dictionnaires. À la différence du français, le russe possède trois équivalents : *кызлар-ага* [kizl]ar-aga], *кызлар-агаси* [kyzl]ar-agasi], *хадим-агаси* [xadim-agasi],

кизляр-агази [kizljär-agazi]. Ce sont des synonymes absolus. Généralement, les eunuques ont été importés des territoires non musulmans par la pratique de l'«impôt de sang» : ce sont souvent des noirs (capturés principalement en Éthiopie et dans la région du lac Tchad), et transformés en eunuques pour administrer le harem. Quant aux eunuques blancs (principalement issus du Caucase et de la Bosnie), ils sont affectés à la garde de celui-ci.

L'emprunt *икбал* «l*’*iqbal» est d'origine turque et signifie «beauté», «bonne fortune», «chance». En russe et en français, on l'emploie en fonction du nom propre, comme prénom ou comme nom de famille : Allama Muhammad *Iqbal* (poète et philosophe pakistanais de la fin du XIX^e siècle) ; *Икбал* Курбанов [Ikbäl Kurbanov] (boxeur d'Ouzbékistan).

Le mot emprunté *harem* est de provenance arabe «harâm» qui signifie «ce qui est protégé par la religion, sacré», et, par extension, dans ce cas «interdit aux hommes». Son antonyme est *halâl* qui désigne ce qui est permis par la religion. Les harems étaient présents dans beaucoup de civilisations antiques. Les derniers grands harems sont précisément ceux des sultans et des pachas de l'Empire ottoman, dont les descriptions reviennent dans le roman de Boris Akounine.

Boris Akounine recourt également aux emprunts orientaux pour montrer les traits spécifiques de l'armement de l'armée ottomane, par exemple, *ятаган* (jatagan) [yatagan], une arme turco-algérienne à lame recourbée.

Мидхата и прочих сановников Гаспай-бей не тронул, но военному министру всадил в грудь две пули из револьвера, а потом добил старика *ятаганом*³¹.

Il ne toucha ni à Madhat, ni à ses notables, en revanche, il tira deux balles de revolver dans la poitrine du Ministre de la Guerre, qu'il acheva au *yatagan*³².

D'autres objets de la vie quotidienne participent de ce décor oriental, savamment jalonné par les mots «orientaux» mais que le vocabulaire russe a depuis longtemps assimilé :

Позволю себе лишь воспользоваться вашей же метафорой, улыбнулся француз, затянувшись из турецкого *чубука*³³.

31. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 56.

32. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 66.

33. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 73.

Permettez-moi de filer votre métaphore, dit le Français avec un sourire et en suçotant son *chibouk* turc³⁴.

Le *chibouk* ou la *chibouque*, désigne une pipe turque à long tuyau. Le mot a été emprunté au turc *çubuk* « tuyau, pipe », par l'intermédiaire de l'arabe *chubuq*. Le tuyau peut mesurer de 1,20 à 2 mètres de long, il est fait d'une tige de jasmin ou de merisier percée de bout en bout. Le genre féminin de *chibouque* en français est influencée par le genre du mot *pipe* ; en russe cet emprunt est du genre masculin, mais il est aussi plus restrictif, car il s'agit seulement d'une partie de la pipe qui est une tige.

Les contacts interculturels orientaux et occidentaux ont particulièrement enrichi le lexique culinaire. Boris Akounine emploie ainsi un mot emprunté au vocable de la cuisine arménienne *чурек* [çurek], *tchourek* en français : il s'agit d'une galette que l'on peut conserver plusieurs jours. On remarquera d'ailleurs que ce mot est absent du dictionnaire français ; il représente plutôt une translittération insérée dans le corps de la traduction. Pour la plupart de lecteurs francophones le plat en question reste une énigme mais sa consonance « orientale » suffit à en faire un accessoire exotique.

Анвар приехал к министру ровно в полдень, и было велено подать кофе с *чуреками*.

Anvar s'est présenté chez le ministre à midi juste, et l'ordre a été donné de servir le thé avec des *tchoureks*.

D'autres « friandises orientales », communes pour le français et pour le russe, participent au jeu du dépaysement : les personnages mangent du *halva* en français, et du *халва* [xalva] en russe.

Затем в течение получаса паша рассказывал в одиночестве и съел все блюда *халвы*, до которой был большой охотник³⁵.

Après cela le pacha est resté une demi-heure tout seul à aller et venir dans son bureau, mettant à mal deux assiettes de *halva* dont il est grand amateur³⁶.

Le vocabulaire vestimentaire du roman de Boris Akounine abonde également en emprunts orientaux. Une coiffe de l'Empire ottomane qui était à la mode au XIX^e siècle s'appelle en russe *феска* [feska] et en français *fez*. Les vocables russe et français viennent de l'arabe *fās* ou *tarbouche de Fès*, un couvre-chef masculin rigide en

34. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 85.

35. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 54.

36. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p. 64.

feutre, souvent rouge, en forme de cône tronqué, orné d'un gland noir fixé sur le dessus.

Durant le règne du Sultan Mahmoud Khan II (1808-1839), la mode européenne a progressivement remplacé les vêtements traditionnels portés par les membres de la cour ottomane. Toutefois, alors que la mode des pantalons et des vestes européennes était progressivement adoptée, elle ne s'est pas étendue aux coiffes. Ces coiffes étaient compatibles avec la prescription de l'islam de toucher le sol du front pendant la prière. Le sultan indiquait que le fez dans sa forme modifiée faisait partie intégrante du costume de l'Empire turc, quelle que soit la religion de ses sujets³⁷.

Les recherches sur l'étymon russe et français du mot *fez* ou *fes-ka* expliquent son origine par la ville marocaine de Fès. Ce couvre-chef est fabriqué de laine (feutrine), tandis que sa teinture rouge vif est obtenue à partir de baies cultivées dans la région. Au Maroc, le *fez* marocain (coiffe plus courte que le *fez* ottoman) fait toujours partie de la tenue officielle des Marocains ; il est porté avec une djellaba blanche et des babouches jaunes ou blanches ; cette tenue est également celle des groupes de musique folklorique.

D'autres « incontournables » orientaux de la tenue vestimentaire sont présents dans le texte. Il en va ainsi pour le tchador ou, en russe, *чадра* [čadra]. Ce mot vient du persan. Le tchador est porté par certaines femmes musulmanes ; dans les contextes pluriculturels, il est devenu aussi une marque identitaire servant à revendiquer une appartenance aux courants réformistes de l'islam.

On définit un *tchador* comme une pièce de tissu semi-circulaire ouverte sur le devant. Il ne possède pas d'ouvertures pour les mains ni de fermetures, mais est tenu par les mains ou les dents³⁸, ou encore en entourant ses extrémités autour de la taille.

Ce mot a subi une assimilation morphologique russe par analogie avec les substantifs du genre féminin qui se terminent en « -a » (*рубаша* [rubaxa], « chemise »), tandis qu'en français sa structure est très proche de « son homologue » persan.

Они хоть и в *чадрах*, но ткань, чертовки, наимпрозрачнейшую подбирают, так что ещё соблазнительней получается³⁹.

37. « Un fez (n. m., 1787, fes, 1677 de Fez, ville du Maroc) : calotte tronconique de laine, ornée parfois d'un gland ou d'une mèche » in Paul Robert, *Le Petit Robert*, Paris, 1997, t. 1, p. 777.

38. Les voyageurs d'aujourd'hui le constatent également. Voir Chantal Vervaeet, *Voyage en Iran. Les yeux bleus sous le tchador*, Paris, L'Harmattan, 1999.

39. Boris Akunin, *Tureckij gambit...*, *op. cit.*, p. 90.

Elles portent certes *un tchador*, mais les coquines choisissent une toile d'une transparence telle qu'elles n'en sont que plus séduisantes⁴⁰.

Les emprunts orientaux mènent une vie productrice active, en créant des paradigmes, ou séries dérivationnelles, selon l'expression de la linguiste russe N. A. Katagochtchina⁴¹. Les séries dérivationnelles en éventail sont rares, tandis que les séries par cumuls successifs sont les plus fréquentes, par exemple :

vizir – *vizirat*
bey – *beylicat* – *beylical*
drogman – *drogmanat*
sultan – *sultanat*
satrape – *satrapie* – *satrapique*

Les pistes sociolinguistiques évaluent le succès de l'intégration des traditions au moyen des mots empruntés. Dans l'exemple de Boris Akounine, on assiste à la création d'un tableau orientaliste, y compris par l'usage systématique d'un lexique « oriental », profondément ancré dans le vocabulaire d'un lecteur russophone. Ainsi, l'effet de « dépaysement » est-il obtenu non seulement par l'intrigue ou par la description, mais aussi par ces mots si familiers qui parlent à l'inconscient du lecteur. La possibilité de trouver des analogies en français permet de supposer qu'un fond de connaissances communes existe entre les locuteurs russes et français. Cela permet de réfléchir sur la communauté de contacts avec le monde musulman que les deux pays ont pu avoir dans leur passé. Cependant, la question s'impose au sujet de la profondeur de l'enracinement culturel des mêmes termes en russe et en français. Par exemple, l'usage du mot « bachibouzouk » semble être plus limité en français contemporain, qu'en russe, où il a nettement obtenu une connotation ethnique et péjorative, même si ce mot paraît plutôt archaïque⁴². En français, cette signification désignant un groupe humain semble s'estomper au cours du XIX^e siècle⁴³. C'est le contraire

40. Boris Akounine, *Le Gambit turc...*, *op. cit.*, p.103 et 104

41. N. A. Katagochtchina, *Kak obrazujutsja slova vo francuzskom jazyke* [Comment se forment les mots en français], M., Éd. KomKniga, 2010.

42. Voir la définition du dictionnaire encyclopédique russe, *Malyj enciklopedičeskij slovar'* [Petit dictionnaire encyclopédique], t. 1, Brokgauz i Efron, SPb., 1907, p. 364.

43. Ivan de Wæstyne, *Voyage au pays des Bachi-bouzoucks*, Paris, Bachelin Deflorenne, 1876 ; Vicomte de Noé, *Souvenirs d'Afrique et d'Orient. Les Bachi-*

pour le dey, très peu connu en russe. En revanche, le mot *čurek* (« tchourek » de la traduction), plutôt exotique, mais compréhensible pour les russophones, n'est pas dans le dictionnaire français. La distance entre ces « mots-frères » (qui peuvent également devenir des faux-amis, comme le mot « halva », lequel, tout en désignant une confiserie, ne renvoie pas à des friandises vraiment identiques) est révélatrice des contextes de contacts des deux pays avec les mondes de l'islam et de la perméabilité de leur frontière culturelle. Le passé impérial des deux pays peut se refléter dans certains mots, et moins dans d'autres. L'héritage de l'Empire ottoman a été véhiculé différemment dans les différentes zones géographiques. On comprend que les réalités venues du Caucase sont étrangères au public francophone, comme celles empruntées au Maghreb pour les russophones. Il est indéniable que les traductions françaises des romans orientaux de la bibliothèque coloniale russe peuvent fournir une mine de renseignements sur le fonctionnement de cette frontière chrétienne-musulmane dont les empires français, russes et ottoman sont des territoires privilégiés.

Une autre série de questions peut porter éventuellement sur le sens de cette fresque orientale que dessine Boris Akounine. Son roman semble être un pastiche postcolonial des récits de voyage ou de roman d'aventure du milieu du XIX^e siècle où l'auteur s'amuse à créer des descriptions à la Jules Verne ou à la Eugène Fromentin.

Parmi les emprunts orientaux, on trouve des mots de la vie quotidienne, des termes militaires, et de nombreux historicismes. L'assimilation des emprunts et leur intégration dans le système du français et du russe se fait aux niveaux phonologique, morphologique, sémantique, dérivationnel et interculturel. L'assimilation phonétique implique le déplacement de l'accent en français, la réduction des voyelles en russe, l'assourdissement des consonnes sonores dans les langues emprunteuses (bacha – pacha). L'intégration grammaticale se fait par le choix du genre des substantifs, analogue aux règles morphologiques de chaque langue. Dans la plupart des cas, la langue emprunteuse n'adopte pas toutes les significations du mot emprunté, mais il arrive souvent que le mot emprunté acquière de nouvelles significations et des connotations stylistiques.

Université pédagogique d'État Léon Tolstoï,
Toula, Fédération de Russie

BIBLIOGRAPHIE

- AKOUNINE, B., *Le Gambit turc*, trad. par Irène Sokologorsky, Paris, Brodard et Taupin, 2006.
- AKUNIN B., *Turečkej gambit* [Le Gambit turc], M., Zakharov, 2004.
- BOBKOVA, N. G., *Funkcii postmodernistkogo diskursa v detektivnyx romanax Borisa Akunina o Fandorine i Pelagii* [Les fonctions du discours postmoderne dans les romans-policier de Boris Akounine sur Fandorine et Pélégée], Oulan-Oudé, AKD, 2010.
- DRONSEIKA, R. P., *Ličnye mestoimenija «ja» i «my» v proze Borisa Akunina kak prožavlenie egocentrižma i altruizma* [Les pronoms personnels «moi» et «nous» dans la prose de Boris Akounine comme expressions de l'égoïsme et de l'altruïsme], Astana, AKD, 2011.
- KRASIL'NIKOVA, E. P., *Intertekstualnye svjazi p'ës B. Akunina i A. P. Čëxova* [Les liaisons intertextuelles dans les pièces de B. Akounine et de A. P. Tchekhov], Toula, AKD, 2008.
- Malyj enciklopediceskij slovar'* [Le Petit Dictionnaire encyclopédique], SPb., Brokgauz i Efron, 1907.
- ROBERT, Paul, *Le Petit Robert*, Paris, 1997, t. 1, p. 579.
- TRUSKOVA, E. A., *Romannye cikly Borisa Akunina: specifika giperteksta* [Les cycles des romans de Boris Akounine : les particularités de l'hypertexte], Ekaterinbourg, AKD, 2012.
- WALTER, Henriette & WALTER, Gérard, *Dictionnaire des mots d'origine étrangère*, Paris, Larousse, 1998.